

naomi cahen

le jeu du je

Au début, il y a le je. C'est mon personnage. Je subis, absorbe et survis. Ensuite il y a le jeu. Ça c'est l'histoire dans laquelle le je évolue. Quand je joue, j'imagine un monde qui ressemble plus ou moins à celui-ci, à ce que j'ai pu voir jusqu'ici.

J'y rajoute des choses, en retire d'autres, je fais un petit mix idéal selon moi. Très vite je remarque que tout le monde emploie mon je au même degré d'intimité que moi. Même les maîtresses ont des je qui ressemblent au mien. Mes parents aussi, mais ça je le comprends seulement bien plus tard. Donc je démarre avec une avidité pour le jeu joué par je. Je prends ce que j'ai vu, entendu, senti, touché et goûté car ce sont des choses que je connais, pour en faire une histoire pour répéter la vie, comme dans un rêve. Je copie les adultes un peu mais ça ne suffit pas. J'y lance aussi tout ce que j'ai déjà en moi, un nuage qui pense, des couleurs impossibles, des odeurs qui évoquent la forme des mots et des chats urbanistes qui vivent en harmonie dans un village avec beaucoup de ponts et de passages secrets. On me dit que je dois profiter. Je ne sais pas ce que ça veut dire car je ne juge pas mon expérience. Mais plus tard je ne serai plus capable de me projeter aussi vivement dans ces mondes du je-jeu. D'ailleurs à cet instant, en tant qu'adulte, je tente d'y accéder au plus proche par l'écriture.

Et puis l'école. Avant d'y entrer, je m'en réjouis, car on m'a fait comprendre qu'elle regroupe d'autres petits humains débutants comme moi qui jouent et j'imagine ces jeux à plusieurs. Plaisir

multiplié ! Il y aura une quantité indénombrable de je (donc de nouveaux personnages) et des adultes qui nous montreront de nouveaux terrains de jeu. J'y entre avec un enthousiasme pur et évident de fabriquer et d'imaginer de nouvelles choses et je suis accueillie par des adultes pour qui cet instinct est devenu suranné. Je sens qu'ils ont été à ma place et vont tenter de me tempérer à leur tour. Ce ne sont pas les monstres sous mon lit, mais peut-être qu'ils se connaissent... À l'école donc, j'apprends qu'utiliser le crayon bleu, qui me bondit à l'œil chaque fois que j'ouvre la boîte, pour compléter l'illustration squelettique d'une pomme est faux. Que m'exprimer seulement à condition d'être désignée du doigt par la maîtresse est juste. Que de garder mes chaussures pour entendre les bruits de ruisseau de la moquette lorsqu'on traîne les pieds dessus, est faux. J'apprends à copier des images de champignons au picotage. Tous les champignons sont comme ça. Je vois que ma copine a des bonnes notes. Elle fait comme la maîtresse a dit. Je comprends le lien. Ma copine est juste. Quelque chose me dépasse, je comprends que j'ai souvent faux à des moments où je croyais avoir juste. Je vois que personne ne se plaint, ni ne semble surpris, donc je considère que je n'ai rien compris et qu'il va falloir faire semblant, suivre le mouvement pour survivre. Pour l'instant.

Les cases, les formules, les consignes sont la norme, toujours ornées d'un juste ou d'un faux. Il n'y a plus que ça. Le système est infailliable, surtout pour de jeunes esprits poreux. Tout se traduit en binaire. À force de diviser et d'installer des barrières où naturellement les espaces se mêleraient volontiers en osmose, quelque chose se réduit, s'oublie. Puis un jour, je me tracasse pour dessiner un paysage. En plus, à ce moment-là, tous mes soleils sont devenus des quarts de cercles jaunes collés en haut à droite de la feuille A4. Vraiment pas de quoi s'exciter. Je le sais mais

c'est presque malgré moi. Et c'est une réussite au fond. J'ai atteint une forme de similitude. En calcul, mon degré de similitude est faible. Je ne ressemble à personne, mes fiches sont rouges de fautes et je ne suis pas. C'est encore une collection de lois qui me paraît sortir de nulle part et qui suit une logique arbitraire qui concorde parfaitement avec tout le monde. Même le garçon à côté de moi, qui peine souvent à parler et à écouter, fait tout juste. En chuchotant, il me glisse que c'est facile, que lorsque les numéros qui ont une surface hérissée s'agglutinent à ceux qui sont lisses et brillants, le résultat est impair. Je ne sais pas s'il a compris la consigne, mais son cahier est tout vert. Peut-être qu'il a trouvé un passage secret. Je vois que compter, c'est la chose principale que nous faisons. Petits et grands. Nommer aussi. Sans ça, rien n'est réel, rien n'existe vraiment si l'on ne sait pas combien il y en a et où les ranger. Donc on nous enseigne cela aussi pour pouvoir mieux nous placer et nous rendre productifs. Rentables.

L'école est finie, une autre commence aux apparences folles de décalages à ce que j'ai pu connaître dans la première. Un feu d'artifices, admiré par tous, reconnu de toutes. Là c'est bien plus sournois. Il paraît que je vais enfin pouvoir laisser libre cours à moi, reconnecter avec mes images, les réaliser. J'essaie par tous les moyens, par tous les chemins. Toujours guettée par les pièges de l'Échec et de la Réussite. Rien ne semble résonner chez moi et chez eux de la même manière. Je vois bien qu'ils ne cherchent pas ce que je suis capable de leur proposer. Dans cette école de création, on favorise et récompense les projets déjà ficelés. Les graines d'idées délicates et semées dans le doute ne parviennent pas à germer car, ici, la vulnérabilité répugne. Elle procure un malaise et se fait expulser. C'est bien dommage qu'un lieu de formation artistique néglige autant la source de celle-ci et fonctionne



comme une usine à fric, un centre commercial. Tout à coup, je pense à Trump. Donc à nouveau, je me réfugie dans ce qui m'a sauvée avant, une forme d'imposture et de mutisme. Je fais comme je peux pour survivre dans un milieu hostile qui semble encourager l'énormité et non l'individualité. Est-ce impossible dans une école ? Je comprends qu'à nouveau ces sentiments sont le résultat de mon inadéquation. Donc j'accepte et je continue tant bien que mal.

Heureusement, l'envie en moi de créer à partir de rien s'est seulement écrasée, compactée, elle ne s'est pas anéantie. Rien ne se perd. Rien ne se gagne non plus car tout est déjà là. Donc il s'agit de laisser déployer ce qui est là, tout petit, tout aplati. Laisser faire n'est pas une démarche passive. Surtout après tant d'apprentissages. J'ai bien appris ma leçon. Plus de professeurs, je suis devenue mon propre contremaître et ma censure. D'abord je crois qu'ils veillent sur moi et je les protège agressivement. Puis, je comprends qu'ils ne font qu'opprimer, peser sur mes moindres faits et gestes créatifs. Donc la leçon maintenant est de délicatement dénouer, défaire la boule de papier si comprimée et jetée au recyclage. Impossible de plier une feuille de papier de manière si complexe si l'on essayait, un origami imbattable et irréductible. Et surtout en la débaltant, impossible d'effacer les rides. Elles resteront toujours.

Mais c'est tant mieux, car les rides apparaissent où la vie a déambulé. Quand on a ri, pleuré, quand on s'est révolté. Elles sont le résultat de la source. Ne pas les effacer au Botox. Ces traces sont un rappel à l'origine, et elles me chuchotent une ébauche de solution. Elles évoquent le chemin de retour pour me rappeler que petite tout était là. Il fallait faire confiance. C'est cette recherche même d'identité qui me place au cœur névralgique de mon besoin humain de créer. Ce travail de recul pour récupérer des choses perdues prend souvent la forme de sessions chez les psychologues, hypnotiseurs, acupunctrices et autres personnages qui semblent se dérober au je. Ils agissent par reprogrammation.

Des enfants différents deviennent des adultes identiques (par économie de moyens scolaires) qui ensuite, pour s'y retrouver, brisent et fendent leur coque trop adaptée. Puis en sort cette créativité qui semble provenir de nulle part. Comme une orpheline. Avec une force inouïe. (D'où le classique des héros orphelins.) Je sais que ma créativité, celle qui me fait vibrer quand elle me touche, vient de nulle part. Elle ne m'appartient pas, elle ne fait que passer. Elle n'est pas acquise et je n'en ai pas la responsabilité. Quelle liberté !

Naomi Cahen vit et travaille à Lausanne. Elle est, entre beaucoup d'autres choses, graphiste et blogueuse. nomesbones.wordpress.com

Je sais que ma créativité, celle qui me fait vibrer quand elle me touche, vient de nulle part.

Elle ne m'appartient pas, elle ne fait que passer.

Quelle liberté !